

PRÉFACE

Les petits riens de la vie

S'il y avait une justice littéraire, l'ouvrage que vous tenez entre les mains et dont vous venez d'entamer la préface aurait dû attirer l'attention de la critique, des articles à son sujet auraient dû être publiés dans les journaux et les magazines. Son auteur, Lorenzo Cecchi, aurait dû être invité à parler de son livre à la radio et dans les dernières émissions de télé consacrées à la culture (malgré la phobie des interviews que Cecchi avoue dans un des chapitres de son ouvrage, angoisse qui le plonge dans un état proche de la catalepsie et dont il s'est sorti de manière étonnante – mais je préfère que ce soit lui qui vous en parle dans le chapitre où il évoque cette situation à la fois cocasse et touchante).

S'il y avait une justice littéraire, *Comme un tango* devrait se trouver en tête des ventes et en piles sur les tables des librairies. Parce que ce livre a tout ce qu'il faut pour plaire au plus grand nombre. Il vous raconte, en une vingtaine d'épisodes, la vie d'un homme. Quoi de plus banal, me direz-vous ? Et pourtant, quoi de plus émouvant, si l'on y réfléchit ? Cet inconnu possède bien sûr une famille, comme tout un chacun. Et, par une sorte de charme qui émane des phrases toutes simples avec lesquelles il nous fait part de événements qui ont ponctué l'histoire de ces gens, nous avons aussitôt l'impression

de les connaître intimement, comme on connaîtrait des personnes qui nous entourent depuis toujours.

Ce roman est tissé des petits riens qui font la vie de tous les jours, avec ses joies et ses peines, ses accidents, ses rencontres, ses amitiés, ses amours. Tout ce qui fait qu'au bout du compte, une existence vaut la peine d'être vécue.

Oh, bien sûr, d'autres que Lorenzo Cecchi ont subi ce genre d'épreuves, se sont réjouis de petits bonheurs, bien d'autres que lui ont noué des relations avec leurs semblables, ont essayé de se montrer aussi dignes que peuvent l'être des humains, ont commis des fautes, ont éprouvé des regrets et du remords. Bien d'autres que lui ont senti la morsure du temps qui passe et qui ne revient pas. Mais c'est justement cela qui fait la qualité de *Comme un tango*. Son auteur ne nous relate pas d'aventure extraordinaire, il ne nous entraîne pas dans des péripéties ébouriffantes, il ne nous présente pas de personnages hors du commun. Non, il n'y a ici que des histoires à hauteur d'hommes et de femmes, de simples récits racontés de manière aussi naturelle que possible – ce qui est, d'après moi, la marque du talent.

Je ne vous en dis pas davantage, parce qu'insister irait à l'encontre de ce qu'a voulu faire l'auteur qui, si je l'ai bien compris, a justement tenu à procéder par touches légères, en ménageant ses effets. Usant d'un style qui n'attire pas l'œil, mais des plus efficaces pour enfoncer au creux de votre poitrine cette

petite pointe qui vous fait frémir et vous fait sentir plus vivant.

Vous allez découvrir en vous lançant dans la lecture de *Comme un tango*, je l'espère de tout cœur, l'histoire d'un homme. Mais je me trompais quelque peu en déplorant qu'il n'existait pas de justice littéraire. Parce que si Lorenzo Cecchi est bien évidemment un homme, il est tout aussi évident qu'il s'agit d'un écrivain.

Patrick Delperdange

EXORDE

Le professeur m'attendait. J'avais à peine garé la voiture devant sa maison qu'il venait au-devant de moi. Un large sourire sous sa grosse moustache grise m'invitait à presser le pas pour profiter au plus vite de l'accolade que ses bras grands ouverts me promettaient. Il était content et moi aussi. Quarante années sans se voir avaient transformé le respect et la sujétion dus au maître en affection immédiate, comme si, avec le temps, nous nous étions aperçus que nous manquions l'un à l'autre. Pourtant, je ne savais rien de lui et lui non plus de moi, sinon la connaissance superficielle de ceux qui se fréquentent par obligation. Alors, pourquoi tant d'empressement à nous asseoir pour nous raconter ? Lui, espérait sans doute que je lui dise mes réussites, parce que tout maître qui se respecte aime à se convaincre qu'il y est pour quelque chose ; moi, parce qu'il m'était agréable de lui faire ce plaisir en déposant mes victoires à ses pieds : l'un et l'autre n'avions pas perdu notre temps à nous décevoir. L'enfant prodigue, à qui il avait confié quelques écus de langue française, lui revenait-il chargé des seuls cadeaux qu'il espérait : était-il devenu un honnête homme, prospère et heureux ? Il était impatient d'entendre les réponses à ces questions et me présenta très vite à son épouse, pressé que je prenne place dans un canapé, à l'endroit qu'il m'indiqua, tandis que lui s'installait à ma droite dans un fauteuil qu'il devait occuper habituellement pour regarder la télé, juste en face.

L'épouse nous laissa et, je dois l'avouer, je l'avais à peine regardée tout concentré que j'étais sur la rencontre avec mon maître. Je remarquai toutefois qu'elle devait avoir mon âge, donc de quelque vingt ans plus jeune que lui et, dans la conversation qui suivit, il glissa qu'il avait divorcé de sa première femme. Une certaine amertume teintait ses propos : il s'était exprimé avec trop de légèreté pour que la chose ne l'ait pas touché profondément. Beaucoup feignent la tiédeur sur des événements importants de leur existence, les font passer pour anecdotiques, mais c'est précisément ce détachement suspect qui révèle qu'ils ont vécu des moments pénibles que, par pudeur, ils travestissent. Pour partager ce moment plus intime, confiance pour confiance, je lui fis part que je m'étais moi aussi marié deux fois.

Je parlai de moi – j'y suis enclin – et cela l'intéressait beaucoup ; mon parcours, ma vie familiale et professionnelle, tout y passa. Je lui expliquai pourquoi je lui avais téléphoné pour le revoir après tant d'années et cela l'émut. J'avais hésité plusieurs mois avant d'oser l'appeler. Se souviendrait-il de moi parmi les milliers d'étudiants auxquels il avait dû enseigner ?

J'étais tombé sur un recueil de nouvelles qu'il avait publié et, après lecture, son nom tournait dans ma tête. L'idée de le revoir avait germé, s'était faite insistante jusqu'à ce que je décide de lui téléphoner. Dès que je me fus présenté en le demandant à la voix féminine qui répondit, et qu'au loin retentit : « Jules, Lorenzo Cecchi au téléphone ! », je sus qu'il me remettait car j'entendis sans hésitation, un

« J'arrive ! » au ton avenant, sans surprise, comme s'il était normal que j'appelle après quatre décennies. Nous prîmes rendez-vous avec enthousiasme pour le jour même, dans l'après-midi. Nos inflexions étaient celles d'amants impatients après des mois d'attente et de désir frustré.

La dernière nouvelle de son livre, intitulée *L'Organiste de Saint-Maximin*, m'avait bouleversé. Non seulement, elle était bien écrite mais elle dégagait une tendresse telle – celle d'un étudiant envers un vieil aveugle qui lui fait découvrir, à l'instar des vieux sages orientaux, les secrets de la vie – que j'en fus retourné au point de me rêver moi-même dans le récit et que Jules devienne pour moi l'initiateur comme le fut pour lui, je pense, le vieux musicien. La langue était parfaite, le texte sincère comme du bon vin. Il fait souvent des lectures de ce texte et je sais que la magie opère aussi chez ceux qui l'entendent, porté par sa voix de basse.

L'après-midi passa sans que l'on s'en aperçoive. Nous nous tenions réciproquement la jambe et ni l'un ni l'autre ne pensait à conclure tant nous avions de sujets à aborder et que... nous abordâmes. Sans l'intervention de son épouse qui, avec une exquisite diplomatie, nous fit comprendre que l'on devrait peut-être en rester là, je pense que nous y serions encore, à deviser. Une vie à raconter, cela demande du temps. « Chéri, dit-elle, il est dix-huit heures, tu ne crois pas que tu devrais laisser partir Monsieur ? ». Nous nous quittâmes donc, après nous être promis de nous revoir régulièrement pour poursuivre notre conversation.

Ainsi fut-il. J'allai à la présentation de son dernier roman. Quelque temps plus tard je le conviai à dîner à la maison avec des amis. Je fis plus ample connaissance avec son épouse tandis que Jules découvrait Brigitte et notre maison. La soirée démarra gentiment et finit en franche camaraderie. Les bordeaux aidant, les langues s'étaient déliées et mon maître prenait plaisir à m'écouter raconter mes histoires d'enfance et d'adolescence après que les sujets plus sérieux furent épuisés. Quand l'heure de nous séparer arriva, nous nous embrassâmes sur le pas-de-porte et Jules me dit en un souffle, discrètement :

- Tu devrais écrire tout cela, c'est important.
- Vous savez, je n'ai pas écrit depuis... trente ans, plus peut-être, mais je vais y penser.

La semaine suivante – par le plus grand des hasards ? –, je retrouvais une nouvelle écrite dans un cahier d'écolier, *Oswaldo*, où j'imagine le départ de mon père pour les charbonnages belges. Je l'ai surcriste de moitié et l'ai envoyée à Jules. Il me répondit : « J'aime bien ». Deux mois plus tard j'avais écrit la plupart des textes que vous lirez dans la première partie de cet ouvrage, première partie parue en 2014¹ et remaniée pour la présente édition.

Il avait allumé le réverbère.

1 *Faux témoignages*, roman, Bruxelles, éditions ONLIT.

Première partie

OSVALDO

FAUX TÉMOIGNAGES

1947 à 1974

1. Le balayeur

*« Faut-il partir ? Rester ?
Si tu peux rester, reste ;
Pars, s'il le faut. »*

Baudelaire, *Les fleurs du Mal*

Le soleil se montrait déjà bien arrogant. Ce dernier samedi de juin s'annonçait torride. Morrovalle commençait à s'éveiller. La Piazza Garibaldi dormait encore d'un œil, l'autre s'entrouvrait sous la lumière rasante et sous les coups de balai nonchalants d'Osvaldo.

La besogne ne manquait pas. Osvaldo rassemblait les ordures et frappait du pied de temps à autre en chuintant pour faire fuir un chien errant qui lui disputait un papier d'emballage. Les premières lavandières, manne en équilibre sur la tête, se hâtaient vers la « Fonte »² en contrebas du village et décochaient au balayeur des grivoiseries en guise de bonjour.

– Già stai a scopare !³, cria l'effrontée Augustina. Pas de réaction. Oh là ! On s'est levé du mauvais pied ?, insista-elle. Pas de réponse. Maleducato,

2 Lavoir communal.

3 « Déjà en train de broser ! ». Double sens : « Scopare » signifie aussi « Baiser » en langage vulgaire.

che caratteraccio !⁴, finit-elle par lancer avant de partir dans un grand rire de gorge. À leur tour, Emilia et Graziella pouffèrent et leurs propres raileries vinrent s'ajouter à celles d'Augustina.

- C'est qu'il est fier, Osvaldino ! Quand est-ce que tu te maries, bello di mamma ? Balayer à deux, c'est beaucoup mieux, tu verras !

Tandis que le trio s'éloignait, Osvaldo pensait : d'où leur vient cet entrain ? Comment peuvent-elles se réjouir ? Ventre vide un jour sur deux, elles triment, torchent leurs mouflets, se prennent des beignes et... elles se marrent. Elles sont contentes, « putтана Eva » ! Plus elles galèrent, plus elles se poilent. « Balaye, Osvaldino... Ah ah, balayer c'est bon pour la santé... » Et ça rigole... Pétasses ! Allez, prends-la comme elle vient, grâce au Ciel, la vie est belle, Osvaldo. Ça pourrait être pire. Dans son infinie bonté, Dieu pourvoit aux besoins, protège ses enfants. Ah le Ciel... « Porco Giuda ! » On ne blasphème pas Osvaldo, seuls les mécréants blasphèment, salissent le nom du Seigneur et de ses saints. Oui, le Ciel, bien entendu, Don Alfredo, le Ciel... En attendant, balaye mon fils.

- Chuiiit, fous le camp !

Osvaldo était du genre agité, lunatique disait-on ; un jour n'était pas l'autre. Aujourd'hui, il ne fredonnait pas *Lili Marleen* comme d'habitude – marotte à

⁴ Mal élevé, sale caractère !

l'origine de son récent sobriquet : « Marlè » –, signe qu'il n'était pas d'humeur.

On, les gens du village, prétendaient qu'il avait le vin fou, le balayeur. Le « verdicchio » le rendait imprévisible, fantasque ; le jeune homme pouvait se montrer rieur et affable puis prendre brusquement le mors aux dents pour une peccadille et castagner à l'aveuglette. Étrangement, c'est à ce dernier trait de caractère, à sa fougue impulsive qu'Osvaldo devait son emploi d'ouvrier municipal.

Un jour qu'il rentrait une fois de plus bredouille et passablement éméché de l'un de ses longs périples en quête de boulot auprès des fermiers des environs, il demanda à sa mère quelque pitance, un bout de pain, quelque chose à se mettre sous la dent. Euphrasia lui répondit :

– Mais que veux-tu que je mette sur la table mon garçon, je n'ai rien. Si personne ne m'apporte de quoi faire la cuisine, comment te donner à manger ?

Là-dessus, Osvaldo s'empara d'une lourde masse et, ni une ni deux, courut à la mairie, y pénétra, monta au premier étage, se dirigea vers le bureau du « sindaco » en hurlant. On allait voir ce qu'on allait voir, nom d'un chien ! Ça ne pouvait pas durer comme ça. C'était-y des fois pas mieux avec les putains de salopards de fascistes ? Putain de merde, on allait finir par les regretter ! Au moins avec ceux-là on avait de quoi manger ! Alerté par le boucan, le secrétaire communal accourut. Angelo Salieri, brave

homme au visage poupon, s'efforça d'apaiser le furieux.

– Oh, qu'est-ce qui te prend, mon garçon ? C'est quoi ce bordel ? C'est des manières ça, Osvaldo ? !

Salieri connaissait l'arsouille, fils de Gedeone avec qui il lui arrivait de partager un litron chez « Pendimento »⁵. Il attendit un moment que le visiteur baisse quelque peu le ton, puis expliqua que le maire était absent et que non, Renzi ne se cachait pas, qu'il serait là le lendemain, foi d'Angelo. Mais si Osvaldo voulait le rencontrer, il lui faudrait toutefois revenir avec des sentiments plus pacifiques et... sans marteau. Qu'avait-il à gagner par la violence ? La caserne des « carabinieri » jouxtait la mairie. À bon entendeur... Lui, Angelo, ami de sa famille, n'était pas du genre à rameuter les cagnes, mais d'autres, moins compréhensifs, pourraient s'en charger...

– Tout le monde n'est pas comme Angelo, fils. Tu me comprends ? Alors, viens. Oui, je te le promets, demain je parlerai à Lisà. Je lui dirai un mot pour toi. On va voir ce qu'on peut faire, juré.

Angelo avait employé à dessein « Lisà », diminutif familier d'« Alessandro ». Finaud, le secrétaire suggérait de la sorte qu'il entretenait d'excellentes relations avec le récent premier magistrat de Morrovalle et qu'il n'était pas sans influence. Aie confiance, je suis ton allié, mon garçon, un ami, faisait-il habilement entendre.

5 Traduction : « Regret ».

L'état d'énervement qui agitait Osvaldo s'atténa sensiblement et, dès lors, mine de rien, Angelo, tout en continuant ses apaisements, entraîna le jeune homme vers la descente du grand escalier de marbre, une main protectrice posée sur son épaule. Mais attention : qu'on ne se méprenne pas ! Le jeune homme ne se résignait pas, loin de là, sa détermination demeurait entière et il le fit savoir. Avant de prendre congé, il s'était dressé fièrement devant Salieri et, les yeux pointés droit dans ceux du fonctionnaire, prononça avec un brin d'emphase d'une voix tremblante :

- Il ne perd rien pour attendre, Renzi, dis-lui Angelo. Dis-lui bien que je reviendrai... Ce n'est pas fini, cette histoire. Marre à la fin !
- Mais oui, sois tranquille mon garçon. Allez, maintenant rentre. Bonjour chez toi. Comment va ta maman ? Salue-la pour moi.

À peine le jeune homme avait-il tourné les talons, qu'Angelo Salieri referma précipitamment l'énorme portail en chêne et en tira les verrous. Ah le traître ! L'autre l'avait bien endormi avec ses belles paroles. Je vais te montrer moi ! Osvaldo cracha dans ses mains et entreprit sur le champ de déloger le félon pour le châtier. Coup sur coup, la masse vint s'abattre sur la boiserie. La rage aidant, Osvaldo frappait dur, si dur que l'un des deux vantaux se fendit par le milieu, de haut en bas, sous le regard ahuri des villageois rassemblés là par le tocsin sourd du marteau et les vociférations du gaillard. Mais l'huis,

décidément très solide, ne céda pas et sa résistance finit par avoir raison des vains assauts du forcené.

Épuisé, humilié, gorgé de rancœur inassouvie, sans un regard pour ceux qui bredouillaient prudemment leur indignation, ni pour les autres qui l'approuvaient sans savoir pourquoi et faisaient barrage à l'intervention éventuelle de la maréchaussée, Osvaldo se retira. Il courut dans la direction de Macerata, laissa le couvent des Passionnistes à sa gauche pour aller se perdre dans la campagne du côté de Santa Lucia.

Le lendemain, le maire Alessandro Renzi, précédé d'un gendarme, lui-même flanqué de Don Alfredo et d'un ouvrier communal, mais sans Angelo Salieri, apporta à Euphrasie un sac de vingt-cinq kilos de farine, rendit la masse abandonnée devant l'hôtel de ville et offrit un emploi de balayeur-cantonnier à son irascible fils.

Les détritrus s'amoncelaient par petits tas sur la place et Osvaldo entreprit, le dernier monticule érigé, de rassembler et charger le tout sur « Carò »⁶, la petite charrette à bras, auxiliaire indispensable de sa nouvelle profession. Bientôt, la carriole ressembla à un dromadaire au lainage multicolore, piqué de myriades de mouches. Les roues, récupérées sur une motocyclette allemande, étalaient leurs pneus largement de part et d'autre des jantes. Il était maintenant onze heures. Le temps de se rendre à la décharge, la cloche de Saint Bartholomée sonnerait midi et, par la même occasion, la fin de la semaine de travail. La

6 Diminutif de « Carolina ».

pelle alla rejoindre le balai au fourreau. Osvaldo pouvait s'en rouler une. Il sortit sa panoplie de fumeur après s'être épongé le front d'un revers de manche. La veste bleue, élimée, que bien des cantonniers avaient dû porter avant lui, se teinta à cet endroit de couleur nuit, la nuit de cette région d'Italie entre mer et montagne qu'on appelle les Marches.

Les murs de la place résonnaient à présent des voix des villageois qui s'interpellaient et commentaient les dernières nouvelles politiques ou les derniers ragots. La guerre terminée, le forum antique avait repris ses droits.

– Bonjour docteur !, clamait l'un.

– Buongiorno avvocato !, répliquait un autre.

Lorsque vint le tour d'Osvaldo de se voir adresser une de ces salutations à l'italienne, il se surprit à répondre avec morgue :

– Oui, docteur..., docteur de mon cul !

Cela tomba gravement, sur un ton si désabusé que Giovanni qui venait de s'adresser à lui, en fut surpris. De la même génération, Osvaldo et lui étaient inséparables depuis la tendre enfance et leur affection réciproque indéfectible. Giovanni, interloqué, interrogea :

– Quoi, quelle mouche te pique encore, Marlè ? T'es pas content, c'est ça ? Tu te plaindrais pas des fois... c'est quand même moins dur que la forge, non ?

– Ne m’chatouille pas aujourd’hui Giovanni ! S’il n’y avait pas maman et les morveux à la maison, tu crois que je serais ici à caresser le pavé de cette saloperie de place ? Gédéon s’en fiche lui, il les fabrique les moutards et faut que ça pousse tout seul. Tout ce qu’il gagne il le laisse à la cantine de Pendimento en beuglant *La Mosca Mora*. Pas étonnant – il est d’ailleurs le seul – qu’il connaisse tous les couplets de cette interminable rengaine. Belle vie, çui-là ! Part le matin, revient le soir avec son baluchon de duvet, ses peaux de lapin et ses bouts de ferraille, touche chez Graziani et hop, à la taverne jusqu’à pas d’heure. Mange bien, boit bien, chante bien – un vrai rossignol y paraît, c’est ses potes qui le disent –, bastonne la mère pour pas perdre la main, et puis dodo. Mais qu’est-ce que je fous là ? Mais qu’est-ce que je fabrique dans cet endroit de merde, hein ?

Oswaldo avait proféré cette dernière interrogation d’une voix forte, les yeux au ciel et en virevoltant les bras ouverts comme un camelot montrant l’étalage circulaire de la place. Là-dessus il empoigna brusquement « Carò », la poussa devant lui en courant aussi vite que la charge et ses jambes de vingt ans le lui permettaient vers la via Roma qui serpentait jusqu’au bas de la colline sur laquelle Morrovalle était juché. Oswaldo s’était encouru en entonnant des « Au dépotoir, au dépotoir ! » sur l’air des buveurs de *La Traviata*.